

Charles V. Aubrun

GRACIAN CONTRE FARET

**S**i comparer des textes avait pour but de relever leurs analogies, la critique littéraire se bornerait à établir une série chronologique de sources et d'influences. Et l'immense Gracián apparaîtrait comme l'épigone du médiocre Faret.

Or, lorsque Gracián lit *L'Honneste-homme*, il approuve et condamne à la fois son auteur. C'est cela et ce n'est pas cela qu'il fallait dire. Il en est ravi et irrité —sinon, pourquoi aurait-il refait le travail? Si bien qu'il prend la plume en main pour rétablir la vérité, donner aux mêmes pensées un autre équilibre et, biffant les erreurs de jugement et les insuffisances du style, rendre à la pensée et à son expression la justesse que l'«autre» altérait.

Il ne faut donc point décrier la méthode comparative. Mais la finalité doit en être claire. Les textes les plus proches ne sont à comparer que dans la mesure où ils diffèrent et non point où ils se ressemblent. C'est la tâche du critique que de suivre avec déférence l'auteur dans sa quête anxieuse et mal assurée de soi à travers tous ses refs de son modèle, toutes ses approbations et toutes ses réticences.

Seules ici les différences, que dis-je les différends, entre Gracián et Faret nous importent. Et quand nous soulignerons des rencontres, ce sera pour mieux marquer les lieux où divergent leurs plumes, où bifurquent leurs esprits.

\* \* \*

Adolphe Coster a démontré que Gracián avait pratiqué *L'Honneste-homme* ou *l'art de plaire à la Court* (Paris, 1630)<sup>1</sup>. Son argumenta-

<sup>1</sup> Ou tout au moins sa traduction en espagnol par Ambrosio de SALAZAR, publiée à Paris en 1634. Nous citerons toujours Faret d'après l'édition Magendie, Paris, 1925.

tion<sup>2</sup> s'appuie sur une coïncidence qui ne saurait être fortuite. Dans le paragraphe intitulé «De la complaisance parmi les femmes» et consacré à l'art de la conversation, Faret écrit: «Qui pourroit, ne devroit jamais apporter à ce trafic que de ces *paroles de soye* dont on entretient les rois.»<sup>3</sup> Son honnête-homme «doit toujours *estre serein*, riant et accueillant tout le monde avec douceur et courtoisie». Or, dans son *Oráculo manual*, Gracián intitule sa maxime CCLVII «*Palabras de seda con suavidad de condición*»<sup>4</sup>, et il conclut: «Es el único medio para ser amable el *ser apacible*».

Engagé sur cette piste, Coster retrouve un chapitre important de Faret: «De la grâce naturelle» dans les trois «primores» du *Héroe* (1637): «Gracia de las gentes», «Del despejo», «Toda prenda sin afectación».

Il nous a paru que le parallèle pouvait être poussé plus loin et servir de départ à une étude des écarts et des divergences<sup>5</sup>.

\* \* \*

D'abord, quand et comment Gracián a-t-il lu Faret ou connu un «honnête-homme» à la française?

A Huesca depuis 1630 ou 1631, notre jésuite fréquente le palais, le musée et le jardin de Lastanosa, généreux et érudit seigneur, son cadet de sept ans, et il participe à son académie, salon littéraire qu'avait fondé le père dès 1610. La bibliothèque est la merveille

<sup>2</sup> Coster, «Baltasar Gracián», *Revue Hispanique*, Paris 1913, t. XXIX. Cet excellent érudit est allé trop vite en besogne. Il écrit en effet «Dans son *Oráculo Manual*, Gracián parle des paroles de soie dont il faut user pour parler aux rois».

Ni chez Faret, qui parle essentiellement des propos qu'on tient aux dames, ni chez Gracián, qui traite de la conversation en général, il ne s'agit du langage qu'il faudrait user en s'adressant aux rois.

<sup>3</sup> Ambrosio de SALAZAR, *op. cit.*, traduit très exactement: «Quien podría no devría nunca traer, en este tráfico sino destas palabras de seda con que los reyes se entretienen».

<sup>4</sup> A l'origine, il a un petit faux sens d'Aymot, qui traduit Plutarque (*Apophtegmes*, édition de 1622, p. 9). Il ne s'agissait pas de soie, mais de lin très fin, selon le grec. Montaigne reprend l'erreur à son compte quand il oppose les paroles de soie aux paroles faites de gros bureau d'Auvergne (*Essais*, 3e éd. Burgaud des Marets, II p. 177.) Il semble bien que Gracián ait connu le texte de Montaigne puisque, dans son *Criticón*, I, crisis XI, il le transpose sous cette forme: «No son buenas palabras de seda para orejas de *buriel*». D'ailleurs, Azorín suggère que Gracián a lu les *Essais*.

<sup>5</sup> C'est un travail que nous avons proposé à Madame Biondo, aujourd'hui agrégé d'espagnol, notre étudiante alors, pour son mémoire d'Études supérieures, qu'elle soutint en 1957. Nous avons dirigé ses recherches, que nous utilisons ici.

<sup>6</sup> *Criticón*, II, crisis II (Nous renvoyons toujours, comme pour l'*Oráculo Manual*, aux éditions de Romera Navarro). «Salastano, cuya casa es un teatro de prodigios, cuyo discreto empleo es lograr todas las maravillas no sólo de la naturaleza y arte pero más de la fama, no olvidando la fortuna... Y con tener hoy atesoradas todas las plausibles así antiguas como modernas, nada le satisface». Le jardin botanique était tenu par «Mosiur Esquillot» depuis 1563, si l'on en croit don Vincencio (B. N. M. ms. 1827-45). Le brave homme avait oublié la français et parlait bien mal l'espagnol. (*Ibidem*) «No me entiendo una palabra si no se la digo en francés», «hablaba su lengua nativa tan mal que refa mucho su Alteza (Gaston d'Orléans) con él». Lastanosa était un grand amateur de tulipes.

## GRACIAN CONTRE FARET

de toutes ces merveilles. Depuis le trisaïeul de notre don Vicencio, ambassadeur de Charles-Quint à Paris, s'y sont accumulés des ouvrages anciens et modernes, en grec, latin, italien, français et castillan. Le catalogue en est établi en 1639, puis en 1662<sup>7</sup>. L'ouvrage de Faret ne figure ni dans la première liste ni dans la seconde. Mais c'est que le propriétaire les dicta sans se lever de son fauteil et presque de mémoire<sup>8</sup>.

Quelle chance y a-t-il cependant que *L'Honneste-Homme* s'y trouvât? D'abord, Lastanosa a voué toute une pièce de sa bibliothèque aux nouveautés «los libros que salen a luz en estos tiempos»<sup>9</sup>. Son ami et correspondant François Filhol, érudit toulousain, prébendier de l'église Saint-Etienne, fut même chargé de cette mise à jour à partir de 1640. Or Gracián connut l'ouvrage de Faret avant 1637, date de la publication de son *Héroë*. Il faut donc supposer que Lastanosa tenait son exemplaire d'une autre source. Serait-il téméraire d'avancer que Gaston d'Orléans fut ce providentiel «transmetteur»? Dès 1631, l'hidalgo et le prince sont en relations épistolaires à propos des fameuses statues de carton laqué («de cartón dado de charol») du seigneur de Huesca. Gaston finit par faire une visite d'un mois et demi à Lastanosa qui le raccompagna jusqu'à Paris. Là, notre Aragonais admira les résidences et les collections royales et princières, reçut en présent ou acheta des livres, des instruments «mathématiques», des miroirs déformants, des pierres précieuses, des crocodiles empaillés<sup>10</sup>. Lors du conflit qui opposa les couronnes de France et d'Espagne au sujet de la Catalogne, l'hispanophile Gaston d'Orléans traita avec Olivares, intrigua auprès de Philippe IV et mena campagne auprès de son frère Louis XIII contre le cardinal Richelieu. Or Faret avait dédié son fameux ouvrage à «Monseigneur, frère unique du Roy». Plus même, il s'était inspiré, entre autres, dans son portrait de «l'homme de Court» du Prince Royal lui-même<sup>11</sup>.

---

7. V. Ricardo del Arco; *La erudición aragonesa en el siglo XVII en torno a Lastanosa*, Madrid, 1994.

8. «Sin levantarme de donde estoy asentado puedo haceros una breve relación» dit-il au religieux «docte et grave» qu'il convoque ce 15 octobre. La première et la seconde liste ne coïncident d'ailleurs pas dans les détails. La bibliothèque contenait 6698 volumes disposés sur 80 rayons. Or Lastanosa ne donne que deux cents ou trois cents titres.

9. Lettres à Uztarroz. V. Ricardo del Arco, *op. cit.*

10. Toujours selon le manuscrit de la B. N. M. dit de «Las tres cosas más singulares que tiene la Casa de Lastanosa en este año de 1639», en partie rédigé vers 1632-1633, date vraisemblable de la visite de Gaston d'Orléans à Huesca.

11. Dédicace: «Lorsque je considère que le feu Roy votre père (Henri IV)... trouvoit le comble des louanges à estre estimé le plus honneste-homme de son royaume, je prends un peu plus hardiment la liberté de dire qu'en vous présentant ce livre, je vous présente comme un pourtraict de vous-mesme».

Il est donc raisonnable de supposer que Gaston fit connaître son «pourtrait» par Faret<sup>12</sup> à son ami espagnol.

Peut-être Gracián eut-il l'occasion de rencontrer ce grand seigneur en 1632 à Huesca. Faute d'avoir pu jamais jugé sur pièces à la Cour de Madrid, où il ne fut pas introduit, il dut imaginer que les courtisans étaient taillés sur le modèle de Gaston, ou sur l'image très arbitraire qu'en donnait Faret. Et peut-être voulut-il fixer, d'après Faret mais en se détournant de son sillage, l'image idéale non d'un courtisan français mais d'un héros espagnol, opposant au besoin leurs traits de caractère. Il prend au sérieux sa tâche, car il s'agit dans son esprit de former le jeune Baltasar Carlos<sup>13</sup>.

Les enthousiasmes et les réticences de Gracián, au total son refus de calquer sur l'exemple du Français le portrait anticipé de l'héritier de la couronne d'Espagne étaient d'ailleurs fort justifiés. Si par maints côtés Gaston était digne d'être pris pour modèle, toutefois ses manières d'être, de penser et de vivre n'étaient guère convaincantes.

Arnaud d'Andilly, précepteur de Gaston en 1624-1625, écrit sur lui : «Les dames n'étaient pas moins contentes de sa civilité, et il agissait en toutes choses avec tant de noblesse et tant d'esprit qu'il gagnait le coeur de tout le monde»<sup>14</sup>. Comme si un grand seigneur devait se proposer de gagner l'estime des femmes ! Madame de Motteville fait ce portrait en pied de Gaston : «Il était aimable de sa personne. Il avait le visage beau, sa physionomie était agréable, ses yeux étaient bleus, ses cheveux noirs. A son inquiétude naturelle et à ses grimaces<sup>15</sup>, il était aisé de voir en sa personne sa naissance et sa grandeur. Il était bon et de facile accès. Il avait de l'esprit et parlait bien et raillait agréablement. Il avait beaucoup lu, il savait l'histoire parfaitement avec beaucoup de sciences curieuses. Rien ne manquait à ce prince pour la société»<sup>16</sup>. Fort bien, mais que valait-il

12. Faret, bon bourgeois lettré, avait un peu plus d'expérience de la Cour que le jésuite aragonais Gracián. Chargé de pesantes besognes historiques (une traduction d'Eutrope en 1621, une chronologie des Turcs en 1623), il s'était fait la main dans le portrait moral et le genre épistolaire avec un traité d'éducation intitulé *Des vertus nécessaires à un Prince pour bien gouverner ses sujets* (1623) et un *Recueil de lettres nouvelles des meilleurs auteurs de ce temps* (1627). Son *Honneste-Homme ou l'art de plaire à la Court* fut en 1630 son dernier ouvrage. Il remporta avec lui un succès peu ordinaire puisqu'on en connaît une réédition en 1631, une autre en 1634, une traduction en espagnol en 1634 et sept éditions entre 1639 et 1681. Déjà le 3 août 1626 (*Recueil de lettres nouvelles des meilleurs auteurs de ce temps*, par FARET, Paris 1627, II, p. 100), il écrivait à Vaugelas : «Tout le monde espère de voir désormais fleurir avec lui le siècle des honnestes-gens».

13. *El héroe* ainsi que *El discreto* sont dédiés à Philippe IV et à son fils par la plume de Lastanosa. Voir également quel espoir Gracián fonde sur le jeune prince dans *El político don Fernando*, ed. Correa Calderón, p. 30 a.

14. Mémoires d'Arnaud d'Andilly dans la collection Michaud-Poujoulat, p. 448. Maître et disciple s'entretenaient de l'«histoire du temps» et des «histoires anciennes» parfois «jusqu'à deux heures après minuit, que l'on fermoit les portes du Louvre».

15. Tout le contraire du «osiego» espagnol.

16. Mémoires de Madame de Motteville. Collection Michaud-Poujoulat, X, 2<sup>e</sup> série p. 118 et sq.

par lui même ? Un autre témoignage renchérit encore sur les dons de nature et sur la politesse du Prince : « Il faisait venir une fois ou deux la semaine quelques-uns de ses principaux officiers et gentils-hommes dans son cabinet ou l'on mettait sur le tapis quelque question morale ou politique dont chacun devait dire son avis à l'assemblée suivante, et c'était là que son Altesse faisait paraître la gentillesse de son esprit. Il n'y en avait aucun que sût mieux résoudre le problème ni qui fut plus assuré de prendre le bon parti... Son Altesse était fort curieux de tableaux des meilleurs maîtres, comme aussi des Antiques et autres raretés dont il avait fait un beau cabinet, et s'appliquait particulièrement à la médaille à quoi il réussissait, comme il fit ensuite à la recherche des simples »<sup>17</sup>.

Voilà qui est plus louable. Ne retrouve-t-on pas dans ce passage les manières et les manies de don Vicencio Lastanosa, botaniste, numismate, collectionneur d'Antiques et de tableaux modernes ? Venu à Huesca pour voir les plates-bandes du jardinier Esquillot<sup>18</sup>, Gaston dut laisser de son passage dans la petite ville de province un souvenir impérissable chez son hôte et ses amis et le désir de l'imiter.

De fait, que Gracián l'ait connu ou non, il le donne en exemple à deux reprises<sup>19</sup>. Et il pense sans doute encore à lui lorsqu'il juge de la noblesse française<sup>20</sup> : « En Francia está tan valido el aliño que llega a ser bizarría, digo en la nobleza. Estímanse las artes, veneranse las letras. La galantería, la cortesía, la discreción, todo está en su punto. Précianse los más nobles de más noticiosos y de leídos que no hay cosa que cultive los hombres como el saber »<sup>21</sup>. Mais Gracián a vu aussi le revers de la médaille : « Tienen (los franceses) grandes virtudes... y tan grandes vicios que no se puede fácilmente averiguar cuál sea el rey »<sup>22</sup>. Non, un « honnête homme » n'est pas

17. *Mémoires de feu Mr le Duc d'Orléans, contenant ce qui s'est passé en France de plus considérable, avec un journal de sa vie*, Amsterdam, 1681. Nous avons uniformisé la graphie de ces citations.

18. Le séjour de Gaston à Huesca n'est pas mentionné par ses biographes. Mais il est attesté par Lastanosa en 1639. On en connaît la durée : un mois et demi ; mais il est difficile d'en préciser la date. Le détail concernant le jardinier Esquillot, que Lastanosa voudrait remplacer par un jardinier désigné par Gaston, semble faire remonter cette visite à la mort du vieux serviteur, vers 1632-1633.

19. *Criticón* I, 370 sq. « Daríamos a comer algunas hojas del árbol de Minerva que se halla muy estimado en los jardines del culto y erudito duque de Orleans ». *Ibidem*, crisis VI de la seconde partie : « ¿Cuyo es tan erudito museo ? Si estudiáramos en... Paris, del erudito Duque de Orleans ».

20. On sait que les Espagnols détestaient nos petites gens, colporteurs, rémouleurs et autres artisans, en général « de mauvais esprit », qui mettaient en échec notre noblesse. Celle-ci, par contre, passait à leurs yeux pour la plus belle du monde, modèle de toutes les vertus chevaleresques, mais elle était châtiée justement par Dieu, non point pour ses mœurs, mais pour son goût de l'hérésie et sa propension à l'impiété.

21. *Discreto* XVIII, « De la cultura y aliño ». Ed. Correa Calderón, 336 h.

22. *Criticón*, II, crisis VIII.

digne d'être imité. L'indifférence des Français à la véritable vertu et la médiocrité de leur ambition heurtent sûrement sa grande âme.

Car «Monsieur le duc d'Orléans avoit à l'exception du courage tout ce qui étoit nécessaire à un honnête homme, mais comme il n'avoit rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvoit rien en lui-mesme qui peust ni suppléer ni mesme soubstenir sa foiblesse. Comme elle régnoit dans son coeur par la frayeur et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le corps de sa vie. Il entra dans toutes les affaires parce qu'il n'avoit pas la force de résister à ceux qui l'entraisoient pour leur interest ; il n'en sortit jamais qu'avec honte parce qu'il n'avoit pas le courage de les soubstenir. Cest ombrage amortit dès sa jeunesse en lui les couleurs mesme les plus vives et les plus gaires, qui devoient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de moeurs incroyable». Tel était le portrait qu'avait brossé de lui ce fin connaisseur, le cardinal de Retz<sup>23</sup>.

Mais il est un autre aspect du personnage que Gracián ne pouvait certes priser. Passe encore que «le plus grand plaisir de Monsieur (fût) la diversité des femmes». Mais «il semblaient que Monsieur affectait de passer pour galant plutôt que pour pieux et tempéré comme son frère le Roi».

Gaston d'Orléans était de la pâte commune dont un précepteur peut avec quelque application faire un honnête homme. Médiocre sans doute, affligé de très graves défauts, même lâche, intrigant, capable de vendre par rancoeur son appui à l'ennemi et de trahir la cause des siens, il avait acquis néanmoins par la culture et la politesse, par le commerce et par le respect d'autrui, le don précieux de se faire supporter en société, plus encore, de se rendre aimable aux dames et estimable aux esprits éclairés. Faret, en écrivant son traité<sup>25</sup>, ne se propose point de refaire l'oeuvre de Dieu. Il prend cet homme tel qu'il est, il tente de lui enseigner à dissimuler ses vices et à faire étalage de ses qualités. Quoi de plus normal qu'une société polie cherche à réduire ses héros et ses vilains, véritables monstres de la Nature, à un gabarit normal et à des moeurs médiocres. Elle sait d'avance que jamais elle ne parviendra à supprimer ni la sublime vertu ni le vice abject, mais elle invite les âmes anormales à se couvrir poudiquement d'un voile qui atténue l'éblouissant et insupportable éclat de la Vertu ou d'un fard qui dissimule aux yeux sensibles la déplaisante noirceur du Vice.

Gracián ne manqua pas de comparer le Prince qu'il avait peut-être rencontré au qu'il connaissait au moins par ouï-dire avec le portrait

23. Mémoires du Cardinal de Retz, Coll. Michaud-Poujoulat, I, 95.

24. Mémoires de Gaston d'Orléans, p. 77.

25. Ed Magendie. Voir également N. M. Bernardin, *Hommes et moeurs au XVII<sup>e</sup> siècle. Un moraliste méconnu, Nicolas Faret*, Paris, 1900.

idéal proposé par Faret<sup>26</sup>. Il ne voit peut-être pas que Faret tente de réduire à un idéal bourgeois une noblesse de Cour qui n'a cure de ces vaines tentatives, et qu'il ne faut point confondre la noblesse française avec la mesquine image que s'en fait ou aimerait s'en faire ce clerc parvenu<sup>27</sup>. D'autre part, il sait que les Grands d'Espagne ne valent pas plus cher que les Princes de France, à l'exception toutefois d'un trait, qui permet tout espoir: ils ont gardé intact leur foi et leur piété. Le moraliste espagnol pense donc qu'il est possible de fonder sur leur respect de Dieu une doctrine morale pratique, qui fasse la part nécessaire à la corruption dont le monde par sa définition même est le siège. Faute de pouvoir convertir les hommes de Cour en saints, du moins s'efforcera-t-il d'en faire des héros, d'orienter leur vicieuse énergie vers l'idéal héroïque, sans doute ridicule, du moins relativement innocent. Car Gracián a compris que le modèle proposé plus d'un siècle auparavant par Castiglione n'avait plus cours: il a compris qu'il y avait même péril à laisser propager en Espagne la désinvolture italienne, le libertinage spirituel français ou le pharisaïsme des bourgeois de partout.

Traduisant les aspirations d'une petite noblesse éclairée de province, il retient de Faret tout ce qui s'oppose à la tradition du «cortegiano» ou du «gentilhomme», mais il refuse de le suivre quand, pour imposer les belles manières et le respect d'autrui, il imagine de mater la «virtù», source de la valeur, source de l'héroïsme.

En France, l'échec de la noblesse de robe, de la bourgeoisie et de leur jansénisme, cette forme nationale du puritanisme, amèneront d'ailleurs les courtisans à donner de l'honnête homme une définition moins médiocre que celle de Faret et à honorer derechef les valeurs individuelles au sein du moins d'une élite aristocratique. Alors, La Rochefoucauld, Madame de Sablé, le Chevalier de Méré, Saint-Evremond et Fénelon découvriront Gracián (traduit en 1684) et approuveront sa leçon d'héroïsme. Un choix révélateur va guider leur esprit. Fidèles aux moeurs ancestrales, ils refusent par contre la mâle et misogyne âpreté de l'Espagnol<sup>28</sup> et un orgueil qui n'a point de place dans les ruelles ou les salons des grandes dames.

Par deux fois, à cinquante années de distance, deux formes de civilisation ont ainsi fait échange de ce qu'elles avaient de meilleur et, au lieu de se fondre, de s'assimiler, ont exalté à ce contact leurs plus hautes différences.

26. GRACIÁN ne cite nulle part FARET, insignifiant personnage, ni son tout petit traité, qui ne dépassait guère une centaine de pages.

27. FARET faisait partie du salon que Richelieu officialisa en 1636 sous le nom d'Académie française; il participa même à la rédaction des statuts. (M. PELLISSON, *Histoire de l'Académie française*, Paris 1701).

28. FARET fait grand cas des dames pour la conversation desquelles l'honnête homme doit se mettre en frais. Inutile de dire que pour Gracián, la femme est un piège tendu aux hommes par le Démon. Elle n'intervient jamais dans un commerce savant ou lettré, lequel ne saurait profiter qu'aux hommes.

\* \* \*

Procédons maintenant à la confrontation de Faret et de Gracián et à celle de leurs idéaux.

Faret intitule son ouvrage *L'Honneste-Homme ou l'art de plaire à la Court*. Gracián n'a que faire de cette «honnêteté». Dès 1637, il oppose à cette vertu bourgeoise l'héroïsme, bien qu'il soit désuet; en 1640, il a recours à la notion de «pólitico», l'homme-en-société; en 1647, il se rapproche de l'idéal français avec son «discreto»; mais en définitive il fait machine arrière avec son «criticón», sorte d'aristocrate de la Raison, de noble mandarin désabusé qui joue à réussir et, gagnant, méprise trop sa victoire et le monde pour continuer à vivre et à agir. En dépit du traducteur Hamelot de la Houssaie, un héros sans conviction n'est pas, ne peut pas être un «homme de cour». Gracián ne s'adressait que par l'imagination au noble public de Madrid. Aussi *l'art de plaire*, titre de Faret se hausse chez lui jusqu'à devenir une philosophie du jugement: *juyziosa cortesana filosofía* (*Criticón*, titre de la deuxième partie, 1653).

Faret dressait d'abord un tableau allégorique de la Cour, centre de tout pouvoir, de toute grandeur, de toute richesse, où se joue le sort des hommes, où tournent les astres autour du roi-soleil qui leur distribue comme de certains rayons de sa magnificence». «Belle confusion», ajoute-t-il, «grande confusion de personnes qui aspirent toutes à une même chose qui est la faveur du maître»<sup>29</sup>.

Gracián reprend l'image en l'allégorisant: «esfera del sol católico, coronado de prendas en rayos y de blasones en luces». (Car le roi vaut pour ses propres vertus. «prendas en rayos»<sup>30</sup>. Par la bouche de Critilo, il qualifie la Cour de «babilonia de confusiones»<sup>31</sup>. Faret parle-t-il des «tumultes dont les grandes Cours comme de grandes mers sont agitées»? Gracián y voit un «golfo cortesano»<sup>32</sup> un «golfo de Circes» où le navigateur a bien besoin d'une boussole, «aguja de marear». «Sabed que el peligroso mar es la Corte con la Scila de sus engaños y la Caribdis de sus mentiras» «Este es el trono del mando donde todos revientan por subir, y así llegan reventados, unos a ser primeros, otros a ser segundos y ninguno a ser postrero.»<sup>33</sup>.

Le parallélisme est évident, mais l'accent n'est plus du tout le même. Il a l'âpreté d'un sermon implacable aux pécheurs.

Le lucide Faret constate la présence à la Cour de l'Envie, de l'Avarice et de l'Ambition. Ces «furies» «sèment la haine et la discorde...

29. On se reportera toujours à l'édition Magendie. Ici, p. 8 et sq.

30. *Criticón*, I, crisis XI et II, Voir également *El héroe*, I, p. 5 a. Ed. Correa Calderón.

31. *Criticón*, II, crisis XI.

32. Titre de la crisis XII.

33. *Criticón*, I, XI, 346.

ourdissent des trahisons de toutes parts et font germer des semences de bassesse et de lascheté.» Elles «inspirent tant de desseins ruineux qui arment tant d'hommes les uns contre les autres.» Le visionnaire Gracián, suivant une pente naturelle de son génie, file la métaphore jusqu'à l'allégorie et même la parabole: «La discordia que venía no del infierno, como algunos pensaron, ni de los pabellones militares, como otros creyeron, sino de casa de la hipócrita Ambición.»<sup>34</sup> «Todo es arma y todo guerra, de suerte que la vida del hombre no es otra que una milicia sobre el haz de la tierra.»<sup>35</sup>

Sant doute l'Aragonais développe-t-il, selon les meilleures recettes rhétoriques des sermonaires, le canevas d'idées abstraites que lui fournit le Français. Sans doute son imagination visuelle et son sens d'une écriture efficace animent-elles les froides entités et les réalisent-elles pour ainsi dire dans la conscience du lecteur. Mais, surtout, les plans sont différents. Pour Gracián, l'homme de cour n'est que l'exemple privilégié entre tous de l'homme en général. L'apparente félicité de ce favori de Fortune sert à mieux prouver la vanité du monde, de la vie, de la gloire. Il n'a, dans la doctrine du jésuite, (dans la théorie même du désabusement) aucune trace de pessimisme et encore moins de nihilisme. L'homme, selon lui, est condamné à mener un combat sans issue, sans justification intrinsèque, sans profit véritable. Il n'est point question de l'en détourner, bien au contraire. Dieu a voulu ce châtement de la faute originelle. Aussi le croyant doit-il vouloir le succès, la renommée, l'éclat de son nom et la gloire de sa maison. Au jour où il rendra ses comptes au Seigneur, il déposera ainsi à ses pieds un trophée plus somptueux, une offrande plus magnifique. Gracián n'eût point entrepris d'apprendre aux hommes à réussir s'il n'eût été convaincu de la grandeur intrinsèque de l'action, pour illusoire qu'elle soit en termes d'éternité. Sa morale de désabusement suppose, exige même que l'homme s'abuse. Il voudrait, paradoxale sans exemple, que la lucidité du héros concourût à sa réussite. En somme, le mépris intra-mondain du monde non seulement n'est pas incompatible avec le déploiement des qualités sociales ou intellectuelles d'un homme, mais il doit encore l'inciter à les faire fleurir et fructifier. C'est l'originalité de la Compagnie de Jésus que de faire un mérite spirituel de la vaine-gloire elle-même. L'homme le plus courageux se doit de se désabuser. Inversement, l'homme le plus désabusé se doit de réussir. Dans le sentiment plus profond du néant, on puise un courage plus grand pour entreprendre, persévérer et triompher.

Faret mettait sa pauvre sagesse au service de la Cour. Gracián exalte la païenne «Virtù», fondée sur le païenne Raison. Car, au jour

34. *Ibid.*, I, VII.

35. *Criticón*, I, III, 198.

du jugement, elle peut se muer soudain, si l'homme le veut, et prendre son aspect éternel de Vertu chrétienne fondée sur la Foi. Aussi bien, alors que le Français voit dans la Fortune une déesse malicieuse et légère, Gracián y voit un moyen du désabusement, l'instrument (ou l'avatar) de la Providence divine : «Mi señora la Fortuna».

On sent bien encore le profond différend entre les deux moralistes quand ils traitent de la perfection. Selon Faret, c'est le comble des qualités sociales du courtisan atteignant à un parfait équilibre. «Pour faire un honneste homme accompli, il faut qu'il y ait tant d'éminentes perfections»<sup>36</sup>. Selon Gracián, la perfection d'un homme, essentiellement instable est toujours remise en question. Au sein du héros —cet homme qui ne peut être que singulier, exceptionnel—, se heurtent des qualités extrêmes et contradictoires. «Que singular te deseo», écrit Gracián dans l'Avis préliminaire de *El héroe*. «Grandes prendas se desean para un gran todo y grandes partes para la máquina de un héroe». Nuance importante. Ainsi la partie commande le tout, la qualité organise, réalise le héros. Et comme tout le contexte le démontre dialectiquement le tout commande la partie et c'est le héros qui donne de la qualité à l'acte. Au contraire, l'honnête homme, tel qu'il était défini par Faret, n'était que le lieu de rencontre de perfections existant en dehors de lui-même et qui s'entassaient pour ainsi dire en sa personne.

Gracián, fils d'infançon, et Faret, de modeste origine, s'accordent à donner à la lignée une vertu relative. Le sang incline l'âme à la noblesse ; mais les gens du commun, qui n'ont point cet avantage et à qui il en coûte beaucoup d'efforts<sup>37</sup>, peuvent pourtant accéder à cette qualité. C'est ainsi que Gracián répartit en trois classes les hommes propres à devenir des héros : «los hombres de mucha naturaleza, los de buena sangre, los de ilustres casas». Car, disait Faret, «il s'en rencontre qui, par une secrète faveur du ciel, ont le bonheur de naître accompagnés de tant de dons de l'âme et du ciel»<sup>38</sup>. Oui, reprend l'Espagnol, «de las prendas unas las da el cielo... son hijas del favor». C'était une façon pour nos deux petites gens de se classer parmi les hommes naturellement doués, de se donner des gants «ambrés».

Les chétives paroles de Faret trouvent toujours une géniale transcription sous la plume de Gracián. Alors que le premier écrit : Les gens de peu «ne pensent pas estre obligez de passer plus avant que ceux de qui ils sont sortis», le second transpose *sensoriellement* : «Conoce los varones principales y los nobles no en el olor material del ámbar sino en el de sus prendas y excelentes hechos, obligados a

36. *Op. cit.*, p. 102.

37. *Criticón*, *passim*. Se reporter à l'index de Romera Navarro.

38. Cf. II ; «Il se coule avec la sang de certaines semences de bien et de mal».

echar mejor olor de sí que los plebeyos»<sup>39</sup> Faret poursuit : «Il semble donc que comme la bonne naissance ne suffit pas si elle n'est heureuse, ny l'une ny l'autre ne profiteront guères si elles ne sont soigneusement cultivées». Toutefois, grâce aux préceptes du moraliste, «ces aydes estrangères», l'homme «s'eslève au comble de la perfection»<sup>40</sup>. Gracián transpose en son énergique langage : «Sin ti [el aliño, la culture], las mayores acciones se malogran y los mejores trabajos se deslucen». «Sacar un varón máximo, esto es mi logro de perfección»<sup>41</sup>. Comme dans les vers parallèles, même coupe, même rythme, même thème, et tous les mots diffèrent sauf le dernier sur qui retombe le poids de la pensée.

\* \* \*

Coster a consacré quelques pages aux rapports entre la doctrine de Faret sur la grâce naturelle (qui devint le «je ne sais quoi» de nos moralistes dans la seconde moitié du siècle) et celle de Gracián sur les trois excellentes («primores») du héros : «gracia de las gentes», «gracia del despejo» et «toda prenda sin afectación». De fait, l'Aragonais entreprend une amplification rhétorique du texte Français. Chacun des détails est repris, divisé, aiguisé, disjoint, affiné, distillé jusqu'à la quintessence<sup>42</sup>. Cependant la pensée fait un progrès. Pour Faret, le fin du fin, c'est «certaine négligence qui cache l'artifice et tesmoigne que l'on ne fait rien que comme sans y penser»<sup>43</sup>. Mais le héros de Gracián «con un generoso descuido despierta la atención común y, siendo él ciego para sus prendas, hace Argos a los demás.» Lè «comme sans y penser», masque hypocrite du gentilhomme français, fait place à l'attitude vraiment spontanée du héros, aveugle à ses propres qualités. Bien sûr, c'est là encore un masque, mais porté en toute candeur puisque, pour le jésuite aragonais, il est impossible en ce monde de ne point porter de masque<sup>44</sup>.

Au demeurant, nos deux moralistes reviennent l'un après l'autre sur cette subtilité si difficile à pratiquer. En dernier ressort, disent-

39. *Criticón*, I, IX, p. 277.

40. P. 12.

41. *Discreto*, XVII.

42. La rapide étude de COSTER omet maints détails. Ainsi : la beauté de l'action qui «s'estend universellement» donne naissance à l'expression récurrente de Gracián : «gracia universal». «Petit rayon de divinité» devient «Si no rayo, vislumbre de divinidad». «Ce point... est au dessus des préceptes de l'Art» aboutit à «Nunca se ha sujetado a precepto superior».

43. P. 20.

44. Gracián (*Héroe*, XVIII et *Oráculo manual*, CXXIII) s'accorde avec FARET (p. 20) pour montrer qu'il ne faut point trop affecter l'innocence. «La négligence affectée... vice encore plus grand que le trop de soins». «Ni por huir de la afectación se ha de dar en ella afectando el no afectar».

ils, «cette *malheureuse* et importune *affectation*» est à condamner. «Y todo lo natural fué siempre *más grato* que lo *artificial*». Il n'est rien de tel qu'une «agréable *simplicité*». «Floreció en el siglo de oro la *llaneza*»<sup>45</sup>.

\* \* \*

C'est sur le chapitre de la vertu et de la religion que ressemblances et divergences s'accusent entre les deux pensées. Gracián, qui met délibérément ses pas dans ceux de Faret, a tout l'air de protester comme s'il voulait marquer que, si la voie suivie est la même, elle n'en débouche pas moins sur des horizons différents et que leur commune doctrine chrétienne aboutit à des morales sociales radicalement opposées.

Ne soyons pas surpris si le bourgeois parvenu Faret regarde avec horreur les moeurs dépravées et l'irreligion des grands du royaume de France. Voici venir le temps du puritanisme et du jansenisme. C'est une loi bien connue que le nouveau riche, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, essaie de faire pardonner sa chance et son habileté en renchérissant de dévotion et de conformisme avec les classes supérieures et qu'il se montre particulièrement sévère à l'égard des membres ou des minorités des élites traditionnelles qui font bon marché de la morale et de la religion. Or Faret avait affaire à forte partie. Gaston d'Orléans, on l'a vu plus haut, «affectait de passer pour galant plutôt que pour pieux et tempéré comme son frère le Roi»<sup>46</sup>. De Monsieur d'Angoulême, Tallemant des Réaux, protestant, fils de banquier, écrit dans ses *Historiettes*<sup>47</sup> qu'il eût été un parfait gentilhomme «s'il eût pu se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avait donné». Charles Sorel, dans ses «Lois de la galanterie» (1644)<sup>48</sup>, se montre tout indigné, comme le serait un boutiquier, contre ceux qui ont coutume «d'emprunter de tous côtés et d'appuyer leur crédit par tous les artifices imaginables». «C'est une marque de noblesse, ajoute-t-il caustiquement, d'en faire ainsi.» Selon Louis de Pontis, nombreux étaient les soldats «qui faisaient vanité de n'avoir pas de religion, comme si leur impiété devait passer pour une marque de courage.» Et de raconter qu'au siège de La Rochelle en 1628, un officier, ayant invoqué le nom de Dieu, ses camarades, «peu accoutumés à un tel langage se mirent à l'insulter et à se railler de lui, comme d'un homme qui témoignait assez par cette parole qu'il avait

45. FARET, p. 22 et *Oráculo manual*, CCXIX et CXXIII.

46. *Mémoires de feu Mr le Duc d'Orléans*, Amsterdam, L 681, p. 77.

47. I, p. 241, et sq de l'édition de Paris, 1853.

48. Dans *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, Paris, 1644.

peur». Nos libertins pensaient sans doute qu'ils n'étaient pas là pour faire surenchère de piété avec les marchands de la cité huguenote.

Notre lecteur imagine la pudeur outragée et un tantinet cafarde d'un Faret devant de telles impertinences, devant une désinvolture aussi primesautière sur un tel terrain.

Faret fait donc de la vertu le guide de l'esprit : «Comme la lumière du soleil, [elle] rend plus beaux et plus éclatants tous les objets à qui elle se communique»<sup>49</sup>. Tout beau, réplique Gracián : «La virtud es el sol del *mundo menor*»<sup>50</sup>. Et de s'étendre amplement sur «esta corona de perfecciones, el alma del alma, la vida de la vida», bref, selon le contexte, le plus bel ornement de notre vanité<sup>51</sup>. On se doute que Faret, dévot sans spiritualité, était incapable de concevoir une sphère supérieure, où la Vertu n'avait point à se réaliser dans les moeurs. Reprenons l'expression de Bergson : pour lui, la morale et la religion n'ont qu'une source ; la société.

La conjonction espagnole en 1650 n'offrait pas de fondements à un moralisme puritan ou janséniste. Aussi, le jésuite espagnol, qui ne veut s'occuper que du monde, ne remet pas en question, pour autant, les rapports de la Divinité et de l'homme. Pour lui, Vertu et Religion sont d'origine divine. La vertu dans les moeurs et la société n'en sont que de pâles transcriptions accommodées à notre faiblesse et à nos vices de Nature, en cette *sphère mineure*, le monde, où il nous est donné de vivre<sup>52</sup>. Certes, il y a, pour lui, des correspondances entre les unes et les autres. C'est ainsi qu'Andrenio finit sa «navigation» ici-bas précisément à Rome, cette ville de César qui par un secret dessein de Dieu, est la même que la ville de saint Pierre. Et même au cours de la vie, l'homme échappe aux caprices de Fortune chaque fois qu'il abolit, au sein de l'action, ses vaines illusions, et son orgueil. L'«engaño» est donc nécessaire au «desengaño», et l'abaissement du coeur ou de l'esprit à l'exaltation de l'âme. «Ande la rueda y desengañese todo el mundo, que nada permanece sino la virtud». C'est cette Vertu absolue, divine, qui couronne définitivement le pécheur repent le jour de sa mort.

Le souci de Vertu demeure donc sous-jacent au plus fort de nos erreurs et de nos débordements. Faret s'attachait à la pratique des menues vertus et se lamentait de son peu d'audience. Gracián, qui sait mieux, ne souhaite, ne peut souhaiter que la permanence discrète de la Vertu au fond de notre âme, tout au long d'une vie normalement et légitimement tendue vers le succès et ses leurre<sup>53</sup>. «Es tan

49. P. 23.

50. *Oráculo manual*, CCC.

51. *Crítico*n, *passim*.

52. «Es la virtud hija de la luz auxiliante, y así con herencia de esplendor». *Héro*e, XX. La vertu est un reflet de la Vertu.

53. *Crítico*n, *passim*.

imposible el cessar los males, el acabarse los escándalos en el mundo mientras aya hombres. como el parar los ríos»<sup>54</sup>. Là réside son profond optimisme. La saveur amère du néant doit accompagner le héros dans ses plus hautes victoires, et il doit y trouver une raison de plus pour mener son glorieux et vain combat ici-bas. Car, sans cette saveur de désabusement, d'autant plus amère que sa gloire est grande, il n'aurait pas de mérite à gagner le ciel, il ne le gagnerait point.

La Rochefoucauld, s'inspirant, croit-il, de Gracián, déclare que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. C'est un gros faux-sens. Gracián soutient que l'hypocrisie, par son existence même, apporte la preuve de l'immanence de la Vertu à travers tous les vices. Il est bon que l'homme la cultive à fin que ne meure jamais cette fleur de la lucidité au sein même de sa débauche. Et c'est objectivement, sans du tout se morfondre, qu'il constate: «*Todos querrian parecer tenerla [la virtud]; pocos de verdad la procuran*».

Aussi bien, les moralistes français mettent sur le compte du libertinage spirituel la dépravation des moeurs dans les couches supérieures de la société. Explication polémique et sans base. La dissolution et la débauche s'étalent sans pudeur à la Cour de Madrid et à Séville sous le règne de Philippe IV<sup>55</sup>. Or les moralistes espagnols n'en sauraient rejeter la faute sur l'athéisme, totalement inconnu dans la Péninsule. Le mal est si profond que l'indignation n'est même plus de mise outre-Pyrénées. On compose avec lui; on n'exige point une conversion impossible des moeurs. On aura assez fait si les maris complaisants, les femmes légères, les pécarios, canailles et les nobles pervertis, de temps à autre prenant conscience du germe de vertu caché bien au fond de leur âme, se repentissent et se confessent. Politique fort judicieuse: la piété doit être d'autant plus grande que les moeurs sont corrompues, et la spiritualité d'un sujet, au moment de sa résipiscence, est d'autant plus manifeste que son vice fut abject.

Aujourd'hui, déformés par une éducation civico-morale très matérialiste, la coexistence du bien et du mal nous choque. La vie fracassante du prêtre Lope de Vega, la complaisance éhontée de Tirso de Molina, moine mercédaire, dans les récits de stupre et de violence, la grossièreté gratuite du pieux Quevedo, les sinistres complexes du prêtre Calderón nous semblent autant d'énigmes ou de mons-

54. «*Ni ay bestia sin tacha ni hombre sin crimen*». Cf. le distique I, 5 de CATON: «*Nemo sine crimine vivit*».

55. Dans les comedias et les romans abondent les crimes, les meurtres, les parricides, le banditisme, le jeu, la prostitution, le proxénétisme, «*extremos*» de natures violentes et effrénées ou le zèle apostolique peut remporter ses plus belles victoires.

truosités. Déjà les Français de Louis XIII s'efforçaient de lier étroitement en deux faisceaux indissolubles d'une part foi et morale, d'autre part libertinage d'esprit et libertinage de moeurs. Dichotomie plus satisfaisante que réelle. Si l'on rejette les plus grands pécheurs hors de la communauté spirituelle, où est la leçon du Christ? Et où est la charité si l'on réserve le salut aux médiocres qui n'ont même pas à lutter contre le péché? Rien de tel en Espagne. L'homme est pris pour ce qu'il est. Plus ses vices sont énormes, plus nettement sa conversion témoignera de la présence de Dieu et de l'efficacité de sa grâce; et plus admirable sera le cheminement du pécheur dans la voie spirituelle, si longue et si ardue, de sa rédemption. Puisque les biens de ce monde sont illusoire autant que ses maux, héros et vilains demeurent le gibier de choix du confesseur. Quant aux médiocres morigérés, pour sauver leur peu d'âme, le curé de paroisse suffira.

Doctrines dangereuses certes. Le pâtre Escobar, presque inconnu de ses compatriotes, s'était patiemment occupé à relever tous les cas où le confesseur, pour ne point perdre contact avec le pécheur, devait être amené à pardonner avec sévérité et à condamner avec indulgence. Pascal avec une extrême suffisance et une indignation plus polémique que vertueuse, fustige ce guide des directeurs de conscience et s'en prend à la Compagnie de Jésus pour le relâchement de sa morale<sup>56</sup>. Or le guide ne visait qu'à être pratique, et ce n'est point la morale de la Compagnie, mais les moeurs de ses ouailles, les courtisans, que l'on peut accuser de relâchement. Faudrait-il que le sauveur d'âmes se démit et renonçât à sa vocation sous prétexte que le pécheur est incurable, qu'il n'y a rien à faire, qu'on n'aboutira jamais?

Certes la province espagnole demeure plus pondérée, plus «honête» que les grandes métropoles, ces «babylones du vice». D'autre part, la Compagnie de Jésus se détourne de la conversion des masses, de l'action spirituelle auprès de la plèbe. Elle s'attache de plus en plus à la formation à la fois pratique et chrétienne des élites. Le jésuite Gracián qui a surtout vécu dans de petites villes, ne connaît que par ouï-dire les excès du vice et les tumultueux égarements de l'aristocratie à la Cour. Les hidalgos qu'ils fréquentent offrent des ressources d'énergie vitales disponibles encore pour l'héroïsme. C'est par ce trait que Gracián diffère d'un Lope ou d'un Tirso. De plus, trente années le séparent des deux dramaturges. La morale du «desengaño» s'adressait en 1620 à tout le farouche public («el vulgo

56. La Compagnie de Jésus s'attache de plus en plus à la conversion et à la formation des élites. Fidèle pourtant à ses principes, elle rejette les préoccupations nobiliaires et notamment les préjugés alors triomphants de la pureté de sang; elle accepte dans ses rangs des gens de peu, comme cinquante ans auparavant elle faisait une place aux nouveaux chrétiens. Voir la thèse de M. A. Sicroff sur les statuts de pureté de sang en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, soutenue à Paris en 1956.

fiero») des théâtres populaires de Madrid ou de Séville. En 1650, elle ne vaut plus que pour les minorités dirigeantes ; élues par la Nature (le talent) ou par le sang. Quant au reste de la nation, il lui faut trouver la voie de son salut dans la résignation et la pratique, même puérile, du culte. Les moralistes ne s'adressent plus aux notables qui gouvernent le monde, et qu'ils tentent de gouverner.

Nous l'avons vu : la conjoncture est toute autre en France sous Louis XIII. La noblesse de robe et la bourgeoisie menaçaient alors l'exclusive de la noblesse de sang sur les affaires de l'état. La poussée démocratique refoulait la classe privilégiée et niait même, au nom de la religion, la légitimité de ses prérogatives. Faret écrit : «Le fondement de toutes les vertus est la Religion»<sup>57</sup>. Gracián refuse de le suivre sur un terrain aussi vague que dangereux. «No puede la grandeza fundarse en el pecado, que es nada, sino en Dios, que lo es todo»<sup>58</sup>. Comment la grandeur, qui n'est accordée qu'à quelques-uns, pourrait-elle en effet reposer sur la Religion proprement dite, ouverte à tous ? Elle se fonde en Dieu, source de toutes les éminences. L'homme «singulier», d'une valeur peu commune, manifestera la puissance de la Nature dans des «extremos». Il ne s'agit point pour le moraliste de retenir la fougue naturelle de son héros, de l'entraver. Il se propose simplement de canaliser sa belle vitalité. Ces «extremos» ne laissent pas pour autant d'être damnables s'ils ne sont accompagnés de la conscience claire de leur non-validité sur le plan de l'éternel, sur le plan de l'Esprit divin. Mais, pratiqués en toute lucidité, dans le sentiment d'un total désabusement, ils vaudront au pécheur-héros le pardon de Dieu : «Es tan hermosa [la virtud] que se lleva la gracia de Dios y de las gentes»<sup>59</sup>. Et l'Aragonais nous livre une clef de son système lorsqu'il écrit : «Si la excelencia mortal es de codicia, la eterna sea de ambición. Ser héroe del mundo, poco o nada es<sup>60</sup>, serlo del cielo es mucho. A cuyo monarca sea la alabanza, sea la honra, sea la gloria». Le sens est clair. Pour Gracián, la cupidité dans ce monde est excellente ; mais ses fruits sont vains ou presque. A Dieu, d'ailleurs, reviennent la gloire et la louange, de notre réussite, de l'honneur que nous avons acquis. Cette quête du succès n'est nullement incompatible et encore moins contradictoire, avec l'ambition de la vie éternelle, qui doit être, en dernier ressort, notre grande affaire, et dont il nous faudra aussi, si nous y parvenons, rendre grâces à Dieu.

57. P. 38.

58. *Héroe*. XX.

59. *Oráculo manual*, CCC. Le pédestre Faret écrivait : «Sur ce grand et ferme appui de la religion se doivent fonder toutes les autres vertus, qui après nous avoir rendus agréables à Dieu nous font plaire aux hommes». Les mots de Gracián sont souvent identiques ; mais ils ne recouvrent pas les mêmes choses.

60. *Ibidem*.

## GRACIAN CONTRE FARET

Et tandis que le bourgeois Faret sait miroiter le «repos solide» que trouve l'honnête homme dans la pratique de la vertu, l'implacable Gracián invite son héros à savourer non sa victoire, mais les fruits amers de la mortification qui l'annihile. «Que frutos tan dulces se cogen de la raiz amarga de la mortificación».

Ainsi le succès mondain, obtenu par les moyens troubles propres au monde, devient l'occasion d'un progrès spirituel. Ainsi la mort, ultime défaite, couronnement de la mortification, si elle est souhaitée en tant que châtement d'une vie de victoires humaines, donc toutes souillées, devient le plus grand, le seul valable des triomphes. Le ver rongeur du «desengaño»<sup>61</sup> doit détruire chaque jour un cœur qui chaque jour renaît pour le nourrir. Dans la fable de Prométhée, reprise par Calderón vers 1673<sup>62</sup>, on voit l'aigle mandé par Jupiter déchirer le cœur sans cesse renaissant du Titan excessif et présomptueux. Le héros de Gracián est un autre Titan et qui ne renonce point, ne doit point renoncer à sa démesure. Son courage n'est point entamé par le supplice de sa propre désillusion.

\* \* \*

La doctrine de Gracián se retrouve aussi bien dans la distinction qu'il opère entre substance et apparence. «¿De qué sirviera la realidad sin la apariencia? La mejor sabiduría, hoy encargan los políticos que consiste en hacer parecer»<sup>63</sup>. Ainsi l'apparence de la réalité, non la substance, voilà ce à quoi peut légitimement et doit viser l'homme d'action. Alors que Faret avoue tout bonnement, avec sa grosse malice: «Ce n'est pas tout que d'avoir du mérite; il le faut savoir débiter et faire valoir»<sup>64</sup>, le cynique Gracián jette comme un défi: «Gran lección es ésta del saberse hacer *estimar*, de saber *vender* una *eminencia*». Le Français parlait-il de mérite et de valeur? Il ne s'agit pour l'Aragonais que de leur apparence en public, de l'estime que les autres attachent au néant.

Tandis que Faret se lamente et s'indigne au nom de la société de l'oisiveté des hommes de valeur («le repos des grands hommes est un crime»), Gracián consacre toute une «crise» de son *Criticón* à flétrir ceux qui s'abandonnent «al deseado sosiego, a la quietud y al descanso» parce qu'ils fuient l'occasion de triompher et de se mortifier, parce qu'ils trichent en refusant d'exercer la vertu à eux impartie par Dieu et se soustraient ainsi à l'auto-flagellation du désabusement. L'intérêt de la république n'a rien à faire dans ce débat.

61. Le masochisme qui l'inspire résulte-t-il du sentiment de frustration qu'éprouva la nation espagnole après tant de vaines victoires accumulées pendant cent cinquante ans?

62. *La estatua de Prometeo*. L'auteur de cet article a édité ce drame lyrique au Centre de Documentation Universitaire, Paris 1958.

63. *Discreto*, XIII.

64. P. 59.

Faret invite-t-il les soldats à signaler leur courage («à la vie des principaux de l'armée et s'il peut aux yeux mesmes du Roy»<sup>65</sup>, Gracián reprend: «Empleo plausible llamo aquél que se ejecuta a vista de todos»). Il ne s'agit pas de gagner du galon; ce qui importe c'est que le guerrier dessine devers lui-même et publiquement son propre personnage pour sa plus grande gloire et pour sa propre estime, provisoires du moins.

La même dissidence se prolonge quand il s'agit de la maîtrise de soi. Faret écrit: «Soyons donc maîtres de nous mesmes et sçachon commander à nos propes affections si nous désirons gagner celle d'autrui». Gracián oublie la fin de cette pensée dans, l'encrier, tant est grand son mépris d'autrui, ce sot qu'il faut tromper. «No hay mejor señorío que el de sí mismo y de sus afectos»<sup>66</sup>.

\* \* \*

A dire vrai, nos deux clercs font aussi piteuse figure l'un que l'autre devant la société française de 1630 ou devant la société espagnole de 1650, devant nos nouveaux riches comme devant les nouveaux pauvres d'Espagne. Notre fringante noblesse méprisa les idéaux médiocres de notre bourgeoisie et rejeta sa morale avec sa religion, son honnêteté avec son jansénisme. De même, les hidalgos ruinés de province et les «pretendientes» sans espoir de Madrid n'avaient cure d'un héroïsme sans issue ou d'une discrétion sans profit.

Faret, sentant l'échec, rêvait tout haut d'une société d'hommes de bien, ou les lettrés, à leur modeste place, apprendraient aux jeunes nobles à agir et à briller. «La politique et la morale sont les vraies sciences, et l'histoire, qui de tout temps a esté nommé. l'estude des rois, n'est guères moins nécessaire à ceux qui les suivent»<sup>67</sup>. Gracián corrige: La politique «es donde habéis de hallar la *sabiduría* más importante, la que enseña a *saber vivir*»<sup>68</sup>. La morale, c'est la nourriture des forts, «*pasto de muy hombres para dar vida a la prudencia*»<sup>69</sup>. Quant à la «plausible historia», elle devient «aquella gran madre de la vida, esposa del entendimiento e hija de la experiencia»<sup>70</sup>. La vraie finalité de l'action n'est donc pas pour lui dans le succès extérieur, la réalisation objective du projet. L'homme agit

65. P. 39.

66. *Oráculo*, VIII.

67. P. 27.

68. *Criticón*. Il semble que le mot «science» le gêne; il ne veut décidément pas le traduire par «ciencia».

69. *Discreto*, XXV. Cela revient à dire que le peuple n'en a pas besoin. Il suffit qu'il ait les moeurs imposées d'en haut: ordre moral et répression.

70. *Ibidem*. Faret avait écrit: «J'expérience même de qui l'on dit que (l'histoire) est la fille», p. 29.

## GRACIAN CONTRE FARET

et ne doit agir que pour s'exercer et cultiver sa «valeur», pour devenir un surhomme, «muy hombre».

Parallèlement, l'histoire de la société passée propose un message semblable à celui d'une fable moralisante ou d'une comedia doctrinale: «comprensión grande de las monarquías, repúblicas, imperios con sus aumentos, declinaciones, mudanzas». Or le bon patriote Faret tenait l'histoire pour un spectacle à la fois utile et agréable: «Je trouve utile et de bonne grâce de n'ignorer pas les choses principales qui se sont passées chez nous et chez nos voisins de nostre temps et s'il se peut de sçavoir encore l'origine et la suite de tant de royaumes, d'estats et de gouvernements différents que se sont eslevez sur les ruines d'un seul Empire»<sup>71</sup>.

Au fond, ce qu'ils connaissent mieux l'un et l'autre, ce n'est point la Cour, mais la très plaisante compagnie de fins lettrés dans un confortable et aimable cabinet de travail. La conversation y roule sur ces matières et bien d'autres encore, comme les mathématiques (plus peut-être en France qu'en Espagne) ou la cosmographie, que Faret et Gracián s'accordent à substituer à l'astrologie, objet de leur méfiance; et l'étude des langues ajoute encore à l'agrément de ce commerce de beaux esprits. Ils n'ont ni l'un ni l'autre l'oreille poétique. Fi des «malheureux faiseurs de vers». Gracián condamne la poésie galante et la poésie burlesque; il fait tout juste une modeste part à la poésie sententieuse «en verso grave». Le fond commun de leur pensée a été exprimée par l'Espagnol sous une forme lapidaire: «Quien quiera mandar, escriba»<sup>72</sup>. Il est sans doute regrettable que les maîtres du monde n'écrivent point des traités de morale. Il est plus regrettable encore, —tel est le fond de sa pensée—, que les sages ne soient pas les maîtres du monde.

Ainsi c'est à cette platitude qu'aboutissent nos deux moralistes. Somme toute, puisqu'ils demeurent des clercs sans audience et que nul n'écoute leurs avis dans les affaires d'état, généralisant leur expérience, ils proposent à qui veut les entendre d'organiser le monde à l'image d'une académie ou d'un salon. Vivre heureux parmi des livres et avec des amis, tel est, selon Faret, «l'un des plus doux et des plus innocents plaisirs qu'une personne vertueuse puisse choisir»<sup>73</sup>. Et Gracián; peut-être plus farouche, d'abonder: «No ay li-sonja, no ay fullería como un libro nuevo cada día»<sup>74</sup>.

\* \* \*

71. P. 29 et sq.

72. *Criticón*.

73. P. 25.

74. *Criticón*, deuxième livre, VII.

C'est l'intérêt de Faret que d'avoir contribué à former une génération de fins amateurs de romans, de comédies, de tragédies et même de piquants traités de morale. C'est la gloire de Gracián que d'avoir révélé à l'Espagne la valeur de la réflexion morale sur soi-même et l'importance d'une philosophie de la connaissance, d'avoir fait franchir au public averti le pas qui sépare les «humanités» des «belles-lettres». Car il annonce à sa nation une nouvelle sagesse<sup>75</sup>, fondée sur la pratique délibérée —non point honteuse— du monde et sur une science —déjà encyclopédique— de la nature.

Comme son rêve fantastique visite encore, en dépit de mille expériences malheureuses, les hommes de son acabit et de son humeur, sachons lui gré d'avoir peint cette dernière de nos illusions sous sa forme la plus équilibrée et la plus séduisante: un «discreto», tapi au fond de son abondante librairie, essaie de mener héroïquement l'exécrable monde *ad maiorem Dei gloriam*. De fait, nous le savons de reste, le «discreto» ne mène que l'imagination de ses toujours fidèles lecteurs, Mais il est à la fois doux et amer de penser que c'est là une seule et même chose.

75. «Me saltó de repente en tan extraordinario ímpetu de conocimiento, un tan grande golpe de luz que, revolviendo sobre mí, comencé de reconocerme haciendo una y otra reflexión sobre mi propio ser. ¿Qué es esto?, decía. ¿Soy o no soy? Pero pues vivo, pues conozco y advierto, ser tengo». *Crítico*n, I, I. Ce qui, pour Descartes était le fondement de la philosophie, pour Gracián devenait le principe d'une morale rationnelle pratique, parallèle à la morale chrétienne proprement dite, mais ne se confondant pas avec elle.